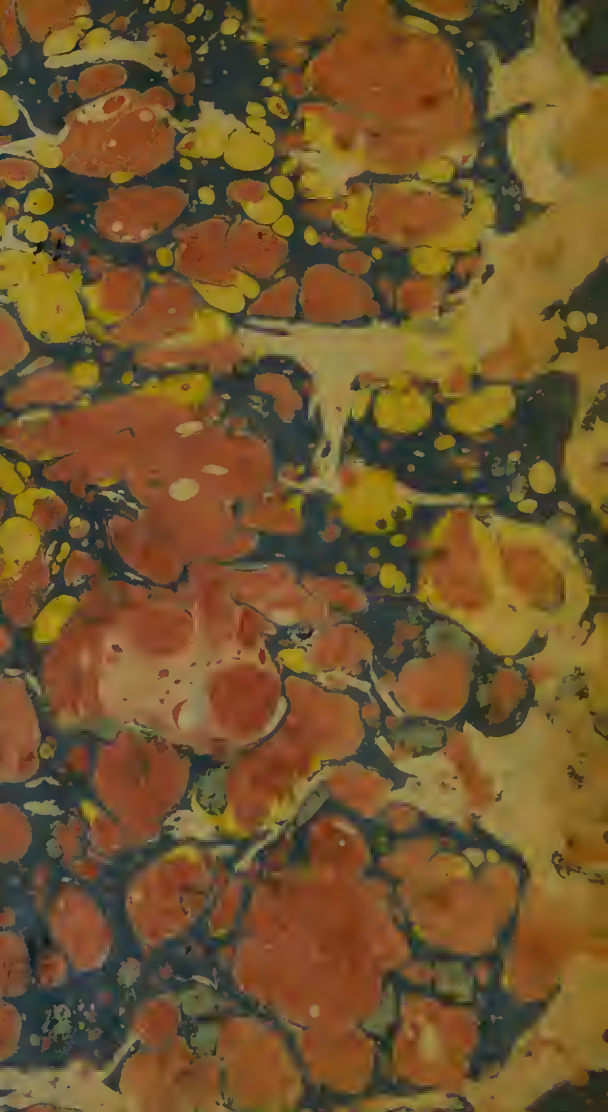






ETRENNES
HYSIOGNOMONIQUES,

OU

E LAVATER HISTORIQUE
DES FEMMES CÉLÈBRES,
ES TEMPS ANCIENS ET MODERNES;

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE DE TRENTE-SEPT FIGURES,
PORTRAITS ET TÊTES D'EXPRESSION,
GRAVÉES EN TAILLE DOUCE,
D'APRÈS LES MEILLEURS ORIGINAUX.

PAR M. P....



A PARIS,
hez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n°6.
M. DCCC X.

EXPRESSIONS DES PASSIONS DE L'AME.

Extrait de l'ouvrage de CHARLES LE BRUN.

LE BRUN, directeur de l'Académie de Peinture, premier peintre de Louis XIV, avait étudié et médité profondément l'effet que produit l'influence des passions sur le mouvement des muscles du visage. Non seulement tous les caracteres des passions de l'ame se trouvent parfaitement rendus dans ses différents ouvrages; mais il a fait encore un traité particulier sur ce sujet, important à étudier, non seulement pour les artistes, mais aussi pour ceux qui sont curieux de lire sur la figure des hommes, la nature des passions auxquelles ils sont enclins. Cette connoissance, peut-être plus utile qu'on ne le pense, ne peut s'acquérir que par une application cons-

tante et des observations multipliées sur l'effet que l'action progressive des muscles a produit avec le temps sur la peau du visage, en la sillonnant dans les parties où leur contraction est la plus habituelle.

Un autre indice encore, est celui de la propension des muscles à se contracter suivant leur mouvement ordinaire, lorsque la conversation rappelle à l'imagination un sujet qui a quelque rapport avec les passions habituelles d'un individu.

Nous avons pensé qu'en présentant au public cette nouvelle édition de notre ouvrage, nous lui ferions plaisir d'y joindre une douzaine de têtes de différents caracteres, avec une courte explication, le tout extrait des ouvrages du célebre Le Brun, afin de completter ainsi, en quelque sorte, notre Abrégé Physiognomonique.

ESSAI
PHYSIOGNOMONIQUE
SUR LES FEMMES,
D'APRÈS LE SYSTEME
DE LAVATER.

Présenter au public un essai sur la physiognomonie des femmes, n'est pas une entreprise aisée. Moins caractérisées que les hommes dans leurs formes ; plus habituées, par nécessité, à dissimuler l'expression de leurs passions et de leurs senti-

ments ; les femmes, délicates et sensibles, offrent moins de ressources en ce genre à la curiosité de l'observateur, ainsi qu'à la sagacité du philosophe.

Lavater lui-même, qui est en quelque sorte le créateur de cette science chez les modernes, a généralisé ses observations, et ne s'est pas appliqué à traiter cette science particulièrement pour les femmes. Ceux qui l'ont précédé chez les anciens, tels qu'Aristote, Galien, et beaucoup d'autres, ont suivi la même route : ainsi, la carriere est encore ouverte. Nous n'avons pas la prétention de la franchir, mais

nous tenterons d'effleurer une matiere que des hommes plus habiles parviendront peut-être quelque jour à approfondir.

La physiognomonie se divise en deux parties distinctes; la premiere est celle des formes primitives que la nature a imprimées sur chaque individu; la seconde, celle des sillons que la contraction habituelle des muscles grave avec le temps sur les physionomies; cette derniere partie, dont Le Brun a assez bien établi les principes, est la plus claire; mais, en général assez fortement prononcée chez les hommes, elle l'est beaucoup moins chez les

femmes, sur-tout dans leur jeunesse ; nous en avons indiqué les causes.

Nous avons pensé qu'une courte notice sur chacune des femmes célebres dont nous donnons le portrait, ajouteroit à l'intérêt de notre ouvrage. Cependant nous ne nous sommes pas dissimulé la difficulté que nous éprouverions en prenant pour exemples, des portraits de femmes connues, tandis que tous ceux qui nous ont précédés se sont contentés, presque toujours, de présenter des portraits d'imagination. Ces difficultés ne nous ont point arrêtés ; nous avons cherché, autant

qu'il a été possible, à faire concorder les principes de LAVATER avec les traits et le caractere des femmes célebres dont nous avons retracé la figure; et si cette maniere de voir nous a présenté des difficultés de plus, nous avons pensé qu'elle présenteroit aussi au public un intérêt plus puissant; c'est le desir de lui plaire qui nous a soutenus dans cette entreprise difficile, et l'espoir d'obtenir de nouvelles preuves de l'indulgence qu'il a bien voulu nous accorder déja pour des ouvrages d'un tout autre genre.

Il faut bien se garder de porter un jugement défavorable sur un

individu, d'après la ressemblance qui se rencontreroit dans une des parties de sa physionomie, avec les principes de LAVATER; et l'on doit se persuader que ce n'est que d'après l'ensemble général des parties et leurs rapports entre elles, qu'il est possible de se former une opinion que la raison puisse avouer.

LAVATER ne s'est point contenté de donner, dans son traité, les rapports des traits de la physionomie avec le caractere et les passions des individus, il y a fait entrer encore ceux des habitudes du corps, celles des mains et des pieds, d'après PORTA, et d'autres physiognomo-

nistes. Sans vouloir étendre nos conséquences autant que l'ont fait ces savants, nous retracerons, au moyen de quelques figures, les différents mouvements, qui, chez les femmes, peuvent indiquer les passions qui les agitent. Nous éviterons, sur-tout, de prendre nos modeles dans une classe qui pourroit nous présenter des formes triviales; et nous nous renfermerons dans les habitudes du corps et les attitudes reçues, soit au théâtre ou dans la bonne société.

Si notre ouvrage est favorablement accueilli, nous nous proposons de le continuer de la même

maniere, afin qu'au bout de quelques années on puisse avoir un abrégé complet de la science physiognomonique, relative aux femmes.

ABRÉGÉ
DE LA DOCTRINE
DE LAVATER.

DE LA STATURE, DES PROPORTIONS, DES TRAITS, DE LA DÉMARCHE, DES ATTITUDES, ET DU GESTE.

De la stature et des proportions.

LA proportion du corps et le rapport de toutes ses parties, déterminent le caractere moral et intellectuel de chaque individu.

Il existe une harmonie complete entre la stature de l'homme et son caractere moral. Il est donc nécessaire d'étudier

avec soin les extrêmes, les géants et les nains, les corps trop charnus et ceux qui sont trop maigres.

Les mêmes convenances existent entre la forme du visage et celle du corps; l'une et l'autre sont en harmonie avec les traits de la physionomie, et tous ces résultats dérivent d'une seule et même cause.

Un corps parfait seroit un phénomène aussi extraordinaire qu'un homme parfaitement sage ou complétement vertueux; mais la vertu et la sagesse peuvent exister dans toutes les conformations qui ne sortent point du cours ordinaire de la nature.

Cependant, plus la stature et la forme seront parfaites, plus la sagesse et la vertu doivent y exercer un empire su-

périeur, dominant, et positif : au contraire, plus le corps s'éloigne de la perfection, plus les facultés intellectuelles et morales y doivent être inférieures, subordonnées, et négatives.

Parmi les différentes statures et les différentes proportions, comme parmi les différentes physionomies, les unes nous attirent, et les autres nous repoussent.

Du geste.

Rien de plus significatif que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche ; naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide,

décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencie de mille manieres. Apprenez à démêler ou à saisir toutes ces nuances, vous aurez fait un nouveau pas dans la carriere physiognomonique; et vous aurez acquis un nouveau moyen qui vous facilitera l'etude de l'homme. L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, ne se dement jamais.

Les Grecs, dit Winckelmann, cherchoient à observer une grande modestie dans leur maintien, ainsi que dans leurs actions. Ils pensoient qu'une marche précipitée devoit choquer les idées de bienséance, et annoncer une sorte de rusticité dans les manieres.

Selon Démosthenes, marcher avec

vitesse, ou parler avec insolence, sont la même chose.

Les anciens regardoient un mouvement mesuré comme le signe caractéristique d'une ame généreuse.

L'on ne doit pas attendre une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence. Au contraire, l'on ne doit attendre ni violence ni excès de celui dont le maintien est sage et posé.

Celui qui a une démarche aisée, n'est ni lent ni paresseux; mais celui qui se traîne nonchalamment, n'a pas cet esprit d'activité fait pour surmonter les obstacles et les dangers, ni pour arriver au but qu'il se propose.

Un orateur ou un prédicateur dont vous n'entendez pas le langage, vous

indique par ses gestes le sujet de son discours, les endroits les plus énergiques et les plus touchants. Il vous met à portée de juger des images, de l'ordre, et de la clarté qu'il aura mis dans ses idées.

Idiotisme, stupidité.

La bouche béante, les bras pendants, les mains en partie retournées, voilà le caractere de la stupidité. On s'apperçoit que l'idiot est comme isolé, c'est-à-dire qu'il ne pense à rien, et n'a aucun but dans ses mouvements.

Prétention ridicule.

Grosse et courte figure, visage bouffi d'orgueil; la masse des facultés intellectuelles paroit se diminuer à mesure que

celle des facultés physiques s'augmente. Un homme de ce caractere porte ordinairement la tête haute.

Bassesse ou humilité profonde.

Posture droite, roide, bras pendants, mains croisées, tête profondément inclinée.

Noblesse et décence.

Attitude facile, mais imposante, démarche assurée, du caractere dans les mouvements.

Fatuité.

Tête haute, même renversée, mains croisées derriere le dos, chapeau placé d'une maniere particuliere.

DE LA TÊTE ET DES DIFFÉRENTES PARTIES DU VISAGE.

De la tête.

Une tête trop volumineuse est ordinairement l'indice d'une stupidité grossiere; trop petite, elle indique la foiblesse et l'ineptie. Il faut qu'elle ne soit ni trop alongée, ni trop arrondie. Plus elle est réguliere, et plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée, celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de l'occiput jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale.

Du visage.

Plus les trois divisions du visage,

c'est-à-dire le front, le nez et la partie inférieure, sont égales, et plus on peut compter sur la justesse de l'esprit, et sur la régularité du caractere. Cependant, dans un homme extraordinaire, il est rare que cette égalité soit apparente.

Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractere distingué; mais on trouve mille profils, qui, sans être beaux, peuvent être accompagnés de la supériorité du caractere.

Du front.

Les fronts sont de trois especes générales; perpendiculaires, proéminents, ou penchés en arriere. Lorsqu'ils sont penchés en arriere, quoiqu'en ligne droite, ils indiquent un esprit dépourvu d'énergie, et manquant de ressort.

Serré, court et compact, caractere concentré, ferme et solide.

Contours arqués, sans angles, décident de la douceur et de la flexibilité du caractere. Le contraire indique de la fermeté, même de la roideur, en raison du redressement des contours.

Un front complètement perpendiculaire depuis la naissance des cheveux jusqu'à la racine du nez, est le signe d'un manque total d'esprit.

Un front perpendiculaire qui se voûte insensiblement vers le haut, annonce un esprit capable de beaucoup de réflexion, et un profond penseur.

Les fronts qui présentent une forte bosse vers la partie supérieure, ou dont le milieu forme une pointe saillante, indiquent un esprit foible, borné,

qui ne parviendra jamais à une parfaite maturité. Ceux sur-tout qui sont parfaitement ronds et décrivent un demi-cercle complet, annoncent une bêtise insupportable ; tandis que ceux qui sont penchés en arriere et un peu voûtés, indiquent de la délicatesse, de l'esprit, et de l'imagination.

Les fronts à lignes droites, placés obliquement, sont la marque d'un caractere vif et bouillant.

Une heureuse association de lignes droites et courbes, et une heureuse position de front, annoncent une parfaite sagesse.

Saillant par le haut, perpendiculaire par le bas, jugement, irritabilité, mais cœur de glace.

Lorsque l'os de l'œil est saillant, apti-

tude aux travaux de l'esprit, disposition aux grandes entreprises.

Lorsque le bas du front s'affaisse comme un mur perpendiculaire, sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement des deux côtés vers les tempes, tête excellente.

Fronts perpendiculaires, qui avancent, et qui sans se reposer immédiatement sur la racine du nez, sont ou étroits, ou courts et unis, présagent peu d'esprit, peu d'imagination, et peu de sensibilité.

Fronts chargés de beaucoup de protubérances anguleuses et noueuses, esprit brillant que rien ne peut modérer. Lorsqu'ils approchent par le haut, de l'ovale ou du carré, hommes extraor-

dinaires, sur-tout lorsqu'ils sont exempts d'inégalités et de rides permanentes.

Front qui présente deux arcs dont celui du bas avance, est l'indice d'une droite et saine raison. Lorsque l'os de l'œil est fort apparent, bien prononcé, et arqué de maniere à pouvoir être saisi facilement par un artiste, c'est l'indication d'un esprit élevé et d'un homme de courage.

Fronts carrés dont les marges latérales sont spacieuses, et dont l'os de l'œil est solide, caracteres judicieux et positifs.

Rides perpendiculaires, analogues au front, désignent énergie et application. Lorsqu'elles sont horizontales, coupées au milieu ou vers le haut, elles annon-

cent de la paresse et de la foiblesse d'esprit.

De profondes incisions perpendiculaires dans l'os du front entre les sourcils, appartiennent exclusivement à des hommes d'une grande capacité, qui pensent sainement et noblement, si elles ne sont pas balancées par d'autres traits positivement contradictoires.

Lorsque la veine frontale paroît distinctement au milieu d'un grand front ouvert, exempt de rides, et régulièrement voûté, c'est l'indice de grands talents, d'un grand caractere, et celui d'un homme passionné pour le bien.

Une petite cavité perpendiculaire et transversale, ne fait aucun tort à la beauté du front, sur-tout lorsqu'elle le

partage en quatre parties à-peu-près égales.

Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échancrés ou plissés en divers sens, n'annoncent rien de bon.

Un front bien proportionné, ouvert, est l'indice d'une personne susceptible de vertu, ou au moins d'amendement.

Un front trop grand et trop alongé, annonce un esprit dépourvu d'énergie, et qui est d'une conception lente. Lorsqu'il est trop court, il indique un jugement peu sain.

Des yeux.

L'œil, dit Buffon, *appartient à l'ame plus qu'aucun autre organe;* il

semble y toucher, et participer à tous ses mouvements; mais sa couleur, sa forme, est tellement variée, qu'il est très difficile d'en distinguer les différentes nuances, et d'en faire l'application physiognomonique, d'une maniere certaine et satisfaisante. Nous allons essayer néanmoins d'en donner un apperçu.

Les yeux bleus indiquent de la foiblesse et un caractere efféminé. Les bruns, un esprit mâle et vigoureux. Ceux tirant sur le verd, sont l'indice d'un caractere vif, courageux et colérique.

Lorsque la derniere ligne de la paupiere supérieure décrit un plein ceintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, à laquelle il se mêle quelquefois un peu de timidité.

Lorsque les yeux forment un angle alongé, aigu, et pointu vers le nez, c'est l'indication d'un esprit fin et judicieux. Mais, lorsque la paupiere est presque horizontale sur l'œil, et qu'elle coupe diamétralement la prunelle, c'est l'indice de l'adresse et de la ruse, lesquelles cependant ne détruisent pas la droiture du cœur.

Lorsque les yeux sont larges, ou qu'il paroît beaucoup de blanc au-dessus de la prunelle, ils annoncent un tempérament flegmatique ou sanguin : ceux de la premiere espece sont ordinairement foibles, battus et vagues; les autres sont pleins de feu, fortement prononcés et moins échancrés.

Les paupieres reculées et échancrées, indiquent l'homme porté à la colere;

elles annoncent aussi l'artiste et l'homme de goût.

Des sourcils.

Les sourcils doucement arqués, annoncent la simplicité et la modestie. Lorsqu'ils sont horizontaux et sur une ligne droite, ils sont l'indice d'un caractere mâle et vigoureux.

Lorsque leur forme est moitié horizontale et moitié courbée, la force de l'esprit se trouve unie à une bonté ingénue. Epais et compacts, les poils couchés parallèlement, jugement, sagesse et sens droit. Lorsqu'ils sont rudes et en désordre, caractere intraitable; s'ils se joignent, caractere sournois. Lorsqu'ils sont fort éloignés, conception aisée, ame calme et tranquille. Sourcils minces

placés fort haut, partageant le front en deux parties égales, homme léger et foible.

Les sourcils anguleux et entrecoupés, indiquent de l'activité ; plus ils s'approchent des yeux, plus ils annoncent un caractere sérieux, profond et solide. A mesure qu'ils remontent, le caractere perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse.

Sourcils blancs, naturel foible ; bruns obscurs, emblême de la force.

Du nez.

Un beau nez ne se rencontre jamais avec un visage difforme. La beauté du nez est beaucoup plus rare que celle des yeux.

Sa longueur doit égaler celle du front ;

il doit avoir une légere cavité près de sa racine ; son épine doit être parallele des deux côtés, excepté au milieu où elle doit être un peu plus large. Le bout ne doit être ni trop pointu, ni trop large. Il faut que les ailes se présentent distinctement, et que les narines se racourcissent agréablement au-dessous. Dans le profil, la saillie du nez par en bas, doit être du tiers de sa longueur.

Un nez aquilin, comme ceux de Louis XIV, du grand Condé, ou celui de Racine, annonce un caractere de grandeur qui approche du sublime.

En général, il faut qu'un nez ait une certaine ampleur, que le bout en soit un peu nourri, sur-tout qu'il ait de grandes formes simples ; lorsqu'il est un peu pendant, il indique de la propension à la politique.

Des joues et du sourire.

La grace du sourire peut servir de thermometre à la bonté du cœur, et à la noblesse du caractere.

Une joue gracieuse, agitée par un doux tressaillement, et qui se releve vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible. Ne vous fiez pas à celui qui ne sourit jamais agréablement.

Du menton.

Un menton avancé et pointu, annonce un esprit actif et délié. Quand il releve, il indique l'avarice et la pusillanimité; lorsqu'il recule, il présage la foiblesse, etc. De niveau avec la levre inférieure, il doit inspirer la confiance.

Un menton mou, charnu, à double étage, est l'indication de la sensualité. Angulaire, caractere sensé, ferme et bienveillant. Lorsqu'il est plat, c'est l'indice de la froideur et de la sécheresse du tempérament. Petit, il annonce la timidité. Rond avec la fossette, la bonté. Forte incision au milieu, un caractere judicieux et résolu.

De la bouche et des levres.

Grosses levres, bien prononcées, bien proportionnées, qui des deux côtés présentent la ligne du milieu également bien serpentée, annoncent de la bonté et des dispositions à la volupté.

Bouche resserrée, dont l'ouverture est en droite ligne, levres étroites, annoncent le sang froid, l'esprit appliqué,

l'amour de l'ordre, l'exactitude, et la propreté. Si elle remonte des coins, elle désigne de l'affectation, de la prétention et de la vanité.

Une bouche qui se ferme doucement, sans efforts, et dont le dessin est correct, annonce un caractere réfléchi, ferme et judicieux.

Lorsque la levre supérieure déborde un peu, c'est l'indice de la bonté. Si c'est la levre inférieure qui avance, froide et sincere bonhommie; lorsqu'elle creuse vers le milieu, esprit enjoué; bouche bien close, courage; béante, abattement; fermée, patience.

Du col.

Un col bien proportionné indique la solidité du caractere; gros et court, la

colere ; avec une espece de goëtre, la bêtise et la stupidité.

Des oreilles.

Les oreilles plates et sans formes, annoncent l'homme sans génie. Trop arrondies, homme ordinaire. Petites et fines, esprit fin et délié.

De la chevelure et de la barbe.

Les longs cheveux sont l'indice d'un caractere foible et féminin; lorsqu'ils sont noirs, plats, epais et gros, ils dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et l'amour de l'ordre.

Cheveux noirs et menus sur une tête demi-chauve dont le front est éleve et bien voûté, annoncent un jugement sain et net. Les blonds, un

tempérament délicat. Les roux, ou souverainement bons, ou souverainement méchants. Des cheveux d'une couleur et des sourcils d'une autre, ne dénotent rien de bon.

Des épaules, de la poitrine, et du ventre.

Des épaules larges, qui ne remontent pas en pointe, sont un signe de force et de santé. Lorsqu'elles sont de travers, elles influent sur le tempérament.

Une poitrine large, carrée, ni trop convexe, ni trop concave, suppose des épaules bien constituées. Une poitrine plate ou creuse, dénote la foiblesse du tempérament.

Un ventre gros et proéminent, indique la sensualité et la paresse. Il y a généralement plus d'esprit et de finesse dans un tempérament sec, que dans un tempérament surchargé d'embonpoint.

NOTICES

PHYSIOGNOMONIQUES

DES FEMMES CELEBRES.



CHRISTINE.

I. CHRISTINE,

REINE DE SUEDE.

La fille de Gustave Adolphe devoit être douée par la nature, d'un courage et d'une pénétration au-dessus du commun; aussi apprit-elle, presque encore dans l'enfance, huit différentes langues, tant anciennes que modernes. Parvenue au trône à l'âge de sept ans, après la mort de son pere, tué en triomphant à Lutzen, en 1632, elle gouverna à sa majorité avec fermeté et sagesse, triompha des Danois et des Impériaux, pacifia l'Allemagne, appela près d'elle le célebre Descartes, et s'entoura des premiers savants de l'Europe. Néanmoins, le dégoût de la grandeur lui fit, à vingt-sept ans, abdiquer le pouvoir souverain, dont l'éclat l'importunoit, pour se livrer entièrement à la culture des sciences et des lettres. Ce fut à cette époque

4

qu'elle fit frapper une médaille, sur laquelle on lisoit cette inscription : *Le parnasse vaut mieux que le trône.* Après avoir voyagé dans une grande partie de l'Europe, et s'être arrêtée quelque temps en France, où on lui rendit de grands honneurs, l'horreur qu'inspira le meurtre de son favori Monaldeschi, qu'elle sacrifia vraisemblablement par un motif de jalousie, lui ayant fait éprouver des désagréments à la cour de Louis XIV, elle se fixa à Rome, où elle s'appliqua à l'étude de l'antiquité, ainsi qu'à celle de la chimie.

Christine mourut à Rome en 1689. De grandes conceptions et de petits résultats; plus d'orgueil que de philosophie; beaucoup de flatteurs et peu d'amis; tel est en peu de mots le tableau de la vie de cette femme, célèbre à beaucoup d'égards.

Application de la physiognomonie à CHRISTINE.

Sa physionomie annonce une femme au-dessus du vulgaire. Un front régulier, légèrement voûté, d'une assez bonne largeur, symptôme de l'énergie et empreinte de la grandeur et de la magnanimité, sur-tout quand il se trouve réuni à un nez aquilin, attribut d'un grand caractere, sont les principaux traits qui distinguent cette princesse. Ces signes se rencontrent souvent dans la physionomie des grands hommes, sur-tout parmi ceux qui parcourent avec succès la carriere des armes, ou celle de la politique. L'os de l'œil, un peu saillant, la bouche même d'accord avec le caractere des autres parties du visage, viennent à l'appui de ce que nous venons de dire. Cependant on apperçoit dans l'ensemble de cette figure un air de sévérité, qui annonce une ame étrangere aux douces impressions du sentiment. Son œil, très vif, très expressif, désigne une grande

pénétration. En général cette physionomie a une noblesse et un caractere mâle, assez rare à rencontrer chez les femmes.



FRÉDÉGONDE.

II. FRÉDÉGONDE.

Frédégonde, née à Avancourt, en Picardie, de parents obscurs, fut d'abord maîtresse de Chilpéric, et ensuite s'éleva jusqu'au trône, à force d'intrigues et de forfaits. Après avoir fait répudier Audouaire, premiere femme de ce prince, elle fit étrangler dans son lit, Galsuende la seconde, et parvint à la remplacer. Sigebert, pere de cette princesse, qui avoit déclaré la guerre à Chilpéric pour venger sa fille, périt lui-même, assassiné au milieu de son armée par les ordres de Frédégonde. Méroué, fils de Chilpéric, qui avoit épousé la veuve de Sigebert, éprouva le même sort, ainsi que l'évêque Prétextat qui les avoit unis. Clovis, dernier des fils d'Audouaire et de Chilpéric, tomba encore, ainsi que sa malheureuse mere, sous les coups de ce monstre. En-

fin, effrayée d'une imprudence qu'elle avoit commise, et qui avoit mis son époux dans la confidence de son intimité avec un seigneur de la cour, nommé Laudry, elle fit périr ce prince lui-même.

Régente du royaume, pendant la minorité de son fils, Clotaire II, elle soutint le poids du gouvernement avec un courage et un talent peu communs; parvint à triompher de tous ses ennemis; et mourut en 597; après avoir étonné son siecle, autant par ses succès que par ses crimes.

Application de la physiognomonie à Frédégonde.

Un col gros et court, est l'indice d'un caractere colérique et même cruel. Si à ce symptôme vous joignez des sourcils droits, rudes, épais et mal rangés, de gros yeux à fleur de tête, vous aurez des indications de méchanceté. Toutes ces conditions se trouvent réunies dans la tête de Frédégonde. Une seule ne suffiroit pas sans doute pour caractériser la cruauté; mais toutes réunies en sont de fortes présomptions. Son menton charnu à double étage, joint aux autres signes, dénote le déréglement des passions. On voit dans cette figure, quoiqu'elle ait un certain genre de beauté, un ensemble qui n'a rien d'agréable. Les yeux, le miroir de l'ame, annoncent particulièrement le genre des passions qui caractérisent cette abominable femme, l'opprobre de son sexe.



ASPASIE.

III. ASPASIE.

Aspasie naquit à Milet en Ionie. Aussi célebre par les graces et les charmes de sa figure que par la sublimité de son esprit et la variété de ses connoissances, elle quitta sa ville natale, pour aller jouir sur un plus grand théâtre, de tous les avantages que lui avoit prodigués la nature. Athenes fut le lieu qu'elle embellit par sa présence; elle y vint suivie de jeunes Beautés, établir une chaire d'éloquence, et y tenir une cour d'amour. Périclès, Socrate lui-même, s'empresserent de se mettre au rang de ses écoliers; elle enseigna la rhétorique à ce dernier, l'amour et la politique à Périclès, qui, subjugué par tant de talents et de charmes réunis, l'éleva au rang de son épouse.

Ce fut alors que la maison de Périclès devint le centre des arts, et le lieu de

réunion des hommes les plus distingués d'Athenes. L'esprit et la beauté d'Aspasie lui donnerent tant d'empire sur les Athéniens et sur son époux, que le sort de la République fut en quelque sorte entre ses mains. Aussi habile en littérature qu'en politique, les discours que Périclès prononçoit, tant applaudis par tous les citoyens, étoient souvent l'ouvrage d'Aspasie.

Cette femme extraordinaire ternit la gloire qu'elle s'étoit acquise, en épousant après la mort de Périclès, un certain Lysiclès, qu'elle sut, par son amour et son éloquence, élever aux premieres charges de la République. On ignore l'epoque de sa mort.

Application de la physiognomonie à Aspasie.

Cette tête est dans les plus exactes proportions. Le profil est beau, l'œil supérieurement enchassé : les sourcils, placés horizontalement sur une ligne droite, annoncent un grand caractere. En général les lignes droites sont le signe d'une organisation parfaite, tandis que les concavités, sur-tout au front ou à l'occiput, sont faites aux dépens de l'organe qu'elles resserent et rapetissent. L'œil grand, ouvert, d'un beau contour, annonce une ame noble et élevée. La levre supérieure, qui déborde un peu la levre inférieure, est un signe de bonté; quoique d'une très belle conformation, l'on peut regarder leur épaisseur comme l'indice d'un penchant à la tendresse. La forme du menton indique l'énergie.

La réunion de tous les beaux détails de cette figure, annonce une multitude de talents, un caractere élevé, disposé éga-

lement aux calculs de la politique, comme aux charmes de l'amour.



ÉLISABETH.

IV. ELISABETH,

REINE D'ANGLETERRE.

Peu de princes ont excité en même temps, comme Elisabeth, l'exaltation de l'enthousiasme et les noirceurs de la calomnie. Ses qualités, ses talents mêmes, qui pendant un long regne parurent problématiques, ont cessé de l'être lorsqu'elle a cessé de vivre. Si la sincérité, l'indulgence, la douceur, ne furent pas ses vertus favorites; sa constance, son énergie, sa magnanimité, méritent les plus grands éloges. Enfin, l'on peut dire d'Elisabeth, que si les qualités de son sexe lui manquerent, elle porta celles du nôtre à un degré assez éminent.

Parvenue au trône à la mort de sa sœur Marie, desirant secouer le joug de la cour de Rome, pour se faire chef de la religion, ce changement coûta beaucoup de sang. Le supplice de la reine

d'Ecosse, celui de son favori le comte d'Essex, sont sans doute des taches à sa mémoire. Mais lorsqu'on envisage son regne sous les rapports de la politique, l'on ne peut lui refuser de justes éloges. Les Espagnols vaincus, Henri IV et les Hollandais secourus, les manufactures, le commerce et la marine créés; la police, l'ordre, l'économie dans les finances établis: tant de travaux glorieux et utiles sont plus que suffisants pour fixer en sa faveur l'opinion de la postérité.

Elisabeth mourut en 1603, à l'âge de 70 ans. Elle conserva jusqu'au tombeau la pretention à la beauté, et l'amour de la flatterie. Recherchée par les plus grands princes, son amour pour la liberté ne lui permit pas de se courber sous le joug de l'hymen, et si elle sembla quelquefois prêter l'oreille à ses adorateurs, ce fut plutôt par un raffinement de coquetterie ou de politique, que par aucun sentiment de tendresse.

Application de la physiognomonie à ELISABETH.

Son front un peu carré, quoiqu'élevé et uni, annonce du courage. Le nez alongé et un peu pendant vers son extrémité, est l'indice d'un caractere entreprenant, et d'une grande propension aux affaires et à la politique. La bouche un peu pincée, les levres un peu minces, sur-tout celle d'en haut, indiquent les mêmes qualités, et dénotent dans une personne du sexe du penchant à la coquetterie. La forme de son menton un peu pointue et avancée, est l'indication d'un esprit actif, délié, et un peu porté à la ruse, à la fausseté, et même à l'artifice. Enfin, l'œil animé, la prunelle bien proportionnée, les sourcils doucement arqués, caractérisent l'élévation de son esprit, et sa prudence dans les affaires.



SAPHO.

V. SAPHO.

Sapho, née à Mithylene, dans l'isle de Lesbos, florissoit vers la quarante-cinquieme olympiade. Ses succès dans la poésie lyrique la firent surnommer la dixieme muse par ses concitoyens, qui, pour exprimer d'une maniere plus particuliere leur admiration pour ses talents, firent de son image le type de leur monnoie.

Douée d'une excessive sensibilité, enviée par toutes les femmes, jalouses de sa supériorité, Sapho devint l'objet des sarcasmes et des calomnies de ses contemporaines, à un tel point, qu'elle se vit obligée, pour se soustraire à la persécution, de chercher un refuge en Sicile. Après un assez court séjour dans cette isle, cette femme sensible, abandonnée par Phaon qu'elle aimoit,

après avoir fait d'inutiles efforts pour le ramener sous ses lois, trouva la vie tellement à charge, qu'ayant tenté le saut de Leucade, pour se délivrer d'un amour qui faisoit son tourment, elle fut engloutie dans les flots.

Quoique de toutes les poésies de Sapho, il ne nous soit parvenu que deux odes *, elles sont d'une si grande beauté, qu'elles confirment tous les éloges que les anciens ont donnés aux productions de cette femme célebre et malheureuse.

(*) Ces deux odes sont insérées dans ce volume.

Application de la physiognomonie à Sapho.

Cette tête annonce du talent et une sensibilité profonde; le front presque droit, arqué vers le haut et d'une proportion moyenne, est l'indice d'une grande disposition aux travaux de l'esprit. Le nez, d'une moyenne grandeur et de forme perpendiculaire, indique de la constance dans l'ame, et de l'énergie dans le caractere. Les yeux, présentant un angle aigu vers le nez, sont les signes de la finesse de l'esprit et du jugement. La forme des sourcils, moitié horizontale et moitié arquée, prouvent que la force de l'esprit est jointe à la sensibilité du cœur. La levre inférieure moins avancée que la levre supérieure, est l'indication de la sincérité. Enfin, le menton, qui s'aligne avec la levre inférieure, est la marque d'un caractere franc, ouvert, qui doit inspirer la confiance.



AGRIPPINE.

VI. AGRIPPINE.

Agrippine, fille de Germanicus, donna le jour à Néron. Elle avoit épousé en troisiemes noces l'imbécille Claude, après la mort de Messaline. Digne en tout de remplacer cette femme, l'horreur de son sexe, Agrippine, à peine montée sur le trône, l'ensanglanta par ses forfaits : abusant de la foiblesse de son époux, elle lui fit adopter son fils Néron pour successeur, au préjudice de Britannicus, héritier légitime de l'empire. Son ambition venant à s'accroître encore de plus en plus, lors même qu'elle avoit tout lieu d'être satisfaite, elle se détermina à empoisonner Claude, afin de ne partager avec personne le pouvoir souverain, son fils n'ayant encore que six ans.

Néron parvenu à l'âge de régner par

lui-même, donnoit les plus belles espérances; mais ces heureuses dispositions furent de courte durée; bientôt revenant à son caractere naturellement féroce, Britannicus, son frere, devint sa premiere victime. Agrippine, elle-même, pour récompense de tous les crimes qu'elle avoit commis pour élever son fils à la suprême puissance, éprouva le même sort, l'an 59.

Ainsi périt cette femme, également célebre par ses crimes, sa beauté, et son esprit, qui eût pu faire le bonheur des Romains, si son orgueil et sa funeste ambition n'eussent détruit en elle les heureuses dispositions de la nature.

Application de la physiognomonie à Agrippine.

Il y a dans cette tête un rapport frappant avec celle de Frédégonde. Sourcils rudes, épais et mêlés; gros yeux à fleur de tête; paupieres larges : jusqu'au double menton, qui s'y trouve fortement indiqué. Un autre symptôme, mais qui lui est particulier, est le rapprochement des sourcils, indice d'un caractere fourbe et sournois; sur-tout lorsqu'il est accompagné des signes indiqués plus haut. Il regne aussi une difformité dans la position de l'œil, qui est placé trop bas, et se rapproche beaucoup de la narine. En général, quoique cette tête soit assez belle, son caractere tient beaucoup du masculin, et l'on s'apperçoit que c'est la figure de la mere de Néron.

VII. JEANNE D'ARC,

DITE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Cette héroïne naquit à Domremi, près Vaucouleurs, en Lorraine. Son courage, peu commun dans une jeune fille de dix-sept ans, joint à beaucoup d'exaltation dans les idées, devinrent le salut de la France. Charles VII, languissant à Chinon dans les délices de la volupté, étoit à la veille de perdre sa couronne sans retour, lorsque Jeanne d'Arc, se croyant inspirée, s'offrit pour délivrer la ville d'Orléans, prête à succomber sous le joug des Anglais. Elle fut repoussée d'abord comme visionnaire par le conseil du roi : cependant, à la réflexion, ce conseil voulant profiter d'une circonstance qui pouvoit ranimer le soldat, découragé par de perpétuels revers, accueillit les offres de

Jeanne, qui remplit complètement sa promesse, et mena le roi à Rheims pour y être sacré. Elle voulait se retirer après ce dernier exploit, cependant elle ne crut pas devoir résister aux instances du roi, et à celles de toute l'armée; mais alors la fortune cessa de la favoriser; blessée d'abord dans une attaque près Paris, elle fut faite prisonniere par les Bourguignons, au siege de Compiegne; vendue ensuite par eux aux Anglais, et conduite à Rouen, ces derniers, par esprit de vengeance, la firent condamner au feu comme sorciere.

Cette héroïne, digne d'un meilleur sort, subit la mort avec ce courage qui distingue dans leurs derniers moments, ceux qui ont l'ame droite et la conscience pure.

Application de la physiognomonie à Jeanne d'Arc.

Quoique sa figure, fine et jolie, ne paroisse pas annoncer ce courage et cette fermeté qui la caractérisent, sur-tout parceque son extrême jeunesse s'opposoit à ce que ses traits fussent complètement formés, cependant, l'on apperçoit dans son ensemble quelque chose de martial et qui n'est pas d'une femme ordinaire. D'ailleurs, il est utile de considérer que la vigueur qu'elle a développée, étoit moins le résultat de son caractere, que celui de l'espece de fanatisme qui l'animoit. Des sourcils doucement arqués, qui s'accordent avec la modestie d'une vierge; un nez à-peu-près perpendiculaire, qui est le signe d'une mâle constance, qui fait agir et souffrir avec énergie; le menton se terminant légèrement en pointe, désignant un esprit délié; forment des indices suffisants pour prouver que la nature, en créant Jeanne, et la faisant naître

dans une condition obscure, avoit ses vues particulières, et la destinoit à des choses au-dessus de son état.



CLÉOPÂTRE.

VIII. CLÉOPATRE.

Ptolomée-Auletes, son pere, roi d'Egypte, ayant en mourant partagé son royaume entre Cléopâtre et son frere Ptolomée Denis, ce dernier exila sa sœur, et s'empara du trône, avec la protection de Pompée. Mais Pompée ayant été vaincu par César à la bataille de Pharsale, Cléopâtre eut recours au vainqueur pour rentrer dans son héritage. Ses graces, sa beauté, ses talents enchanteurs, ayant séduit ce héros, il la rétablit sur son trône, et s'oublia quelque temps avec elle dans les délices de la volupté. Un fils, fruit de ce commerce, ayant encore resserré davantage les nœuds qui les unissoient, César fit un voyage à Rome, dans l'espérance de faire passer une loi relative à la pluralité des femmes, et à la faveur de laquelle il auroit pu épouser l'objet de son

6.

amour. La mort de cet homme célebre ayant fait avorter ce projet, et Cléopâtre ayant été obligée de prendre parti dans les divisions de la République, elle se déclara pour les Triumvirs. Ayant été citée à Tarse, au tribunal d'Antoine, pour répondre à différentes accusations intentées contre elle, elle forma le projet de séduire son juge. Elle parut devant lui avec tant d'éclat et de charmes, qu'oubliant ses premiers liens, il s'empressa de l'épouser. Amolli par le luxe et les plaisirs, vaincu à Actium par Octave, Antoine ne voulant pas survivre à sa défaite, ni à la perte de Cléopâtre qu'il croyoit morte, se tua lui-même.

Cléopâtre ayant vainement tenté d'asservir Octave, comme elle avoit asservi César et Antoine, et craignant d'orner son triomphe, résolut de se donner la mort, et se fit piquer par un aspic. Elle expira, l'an 30 avant Jésus-Christ, à l'âge de 39 ans.

Cette femme, d'un assez grand caractere, séduisante par les charmes de son esprit, autant que par ceux de sa figure, se déshonora aux yeux de la postérité, par le meurtre de sa sœur Arsinoé, ainsi que par celui de l'un de ses freres.

Application de la physiognomonie à CLÉOPATRE.

A travers les traits et la beauté de cette reine célebre, on entrevoit les passions qui la caractérisent. La tête, d'une belle proportion, un beau profil, la bouche droite, les levres un peu épaisses, les sourcils horizontaux dans leur presque totalité, et courbés du côté du nez, la paupiere supérieure sur une ligne à-peu-près droite, et le menton reculé : tous ces indices semblent annoncer l'ambition, le goût du luxe, l'orgueil, l'amour. En un mot, ils paroissent indiquer parfaitement les vices où peuvent entraîner ces différentes passions réunies dans une femme distinguée par un grand caractere.



LAURE.

IX. LAURE DE NOVES.

LAURE naquit à Audifret de Noves, près Arpajon, en 1308, et fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Autant d'esprit que de graee, autant de beauté que de vertu, devoient sans doute lui faire des amis ou des amants de tous eeux qui la voyoient; Pétrarque ne fut pas un des derniers à s'enflammer pour elle : retiré à Avignon, pour fuir les troubles d'Italie, il la vit un jour à l'église, et ee jour déeida du destin de sa vie.

Maîtrisé par un sentiment auquel Laure ne répondoit pas eomme il l'auroit desiré, il résolut de la fuir, pour arraeher de son eœur un objet qui en faisoit le tourment. Mais l'absenee, loin de ralentir sa passion, l'ayant eneore augmentée, il se retira dans une solitude près dc Vaucluse, où il s'oecupa

sans cesse de célébrer l'objet de son constant amour.

Laure, moissonnée par cette cruelle épidémie qui ravagea l'Europe en 1348, fut immortalisée par les vers de Pétrarque; l'on compte quatre-vingt huit chansons, et trois cents dix-huit sonnets qu'il composa en son honneur. La sagesse de Laure, qui égaloit sa beauté, lui mérita, et peut-être fut la seule cause de la constance à toute épreuve d'un amant aussi extraordinaire : la calomnie ne tenta pas même d'attaquer sa réputation, et le reproche d'un peu de coquetterie paroit être le seul que la postérité lui ait fait.

On a inseré, à la fin de ce volume, son épitaphe par François Ier.

Application de la physiognomonie à LAURE DE NOVES.

Une exacte proportion dans tous les traits du visage sont des pronostics de sagesse et de vertu. Cette proportion exacte annonce encore un parfait équilibre dans les passions, comme dans la justesse de l'esprit et la sagacité du jugement. Le front carré et ouvert, les sourcils écartés, indiquent les mêmes résultats. Le nez, assez fin, sans être cependant trop mince du bout, et dont l'épine est large, annonce des facultés supérieures. Si vous ajoutez à ces différents indices ceux que présente une bouche dont les levres sont minces et un peu serrées, vous aurez la conviction de ce que nous avons dit plus haut. Cette conformation des levres indique aussi une légere nuance de coquetterie.



CATHERINE II.

X. CATHERINE II.

Née en 1729, du prince d'Anhalt Zerbst; mariée en 1745 au duc de Holstein, choisi par l'impératrice Elisabeth pour lui succéder au trône de Russie; Catherine ne trouva pas dans cette union cette heureuse sympathie qui seule en peut faire le charme. Cette princesse aimoit les arts et les lettres; son époux se plaisoit à exercer ses gardes à la prussienne et à s'enivrer. Parvenu au trône en 1762, Pierre III, qui soupçonnoit des intrigues à son épouse, projeta de la répudier. Avertie à temps, bien secondée par un nombre de courtisans, Catherine parvint à le gagner de vitesse. L'empereur, détrôné et enfermé, mourut peu de jours après. Le prince Iwan, dont l'existence pouvoit lui donner quelque inquiétude, ne tarda pas à le suivre au tombeau.

Affermie sur son trône, Catherine voulut par ses bienfaits envers son peuple, et par la splendeur de son regne, écarter le souvenir du passé.

Catherine réforma la justice, créa en quelque sorte l'instruction publique, fit prospérer l'industrie et le commerce, allégea le poids des chaines qui pesoient sur les serfs. Ses armées triompherent et sur mer et sur terre. Ses états furent agrandis aux dépens de la Turquie et de la Pologne. Ses flatteries à Voltaire, à Dalembert et à Diderot, lui valurent des louanges qui retentirent dans toute l'Europe, et la firent comparer aux plus grands hommes de l'antiquité. Cette femme, célebre malgré ses foiblesses et ses défauts, mourut en 1796.

On a inséré à la fin de ce volume l'Epître de VOLTAIRE à cette princesse.

Application de la physiognomonie à Catherine.

Un front carré, uni, et d'une moyenne grandeur, annonce le courage et la magnanimité; c'est celui que l'on remarque dans le portrait de cette impératrice. Son nez approche beaucoup de la forme qui caractérise le politique et l'homme d'état. Son œil, très fin, annonce la ruse et la dissimulation; et le sourcil, présentant un angle vers son milieu, dénote une grande activité d'imagination. La bouche, close sans affectation, indique la force d'esprit et le courage. En général, le grand caractere de cette tête absorbe tous les détails qui pourroient indiquer les foiblesses ou les défauts qui ont altéré les qualités qui ont placé Catherine au nombre des grands rois.



JEANNE DE NAPLES.

XI. JEANNE DE NAPLES.

Cette princesse, née vers 1326, fut pourvue de tous les dons de la nature, cependant elle n'en éprouva pas moins toutes les vicissitudes de la fortune. Fille de Charles de Sicile, elle avoit à peine dix-neuf ans lorsqu'elle monta sur le trône. Mariée avec André de Hongrie, une haine invétérée entre les deux époux fut le résultat de ce mariage. Jeanne, délivrée par un crime (auquel plusieurs auteurs l'accusent d'avoir participé) d'un époux, qui par sa mauvaise conduite lui étoit devenu odieux, et après avoir eu successivement quatre maris, qui ne la rendirent pas heureuse, et dont il ne lui restoit pas d'enfants, nomma Charles de Duras pour son successeur. Ce monstre d'ingratitude, qui par ses procédés avoit obligé

Jeanne à changer l'acte de succession, en faveur du duc d'Anjou, n'ayant pu la forcer à le désigner de nouveau pour son successeur, la fit étrangler au pied des autels, où elle s'étoit réfugiée. Cet évènement arriva en 1382.

Ainsi périt la plus infortunée des femmes; belle, spirituelle, sensible et bienfaisante, sa cour fut dans tous les temps l'asyle et le rendez-vous des savants et des gens de lettres. Malgré ses charmes et les qualités de son cœur, qui n'auroient dû inspirer que de tendres sentiments, Jeanne n'éprouva que de la perfidie de la part de ceux mêmes auxquels elle avoit voué le plus d'attachement. Si le soupçon d'avoir participé à la mort de son mari, plana sur sa tête, son extrême jeunesse, la foiblesse de son caractere, sa vie entiere, paroissent avoir effacé aux yeux de la postérité le souvenir de cet attentat.

Application de la physiognomonie à Jeanne de Naples.

La figure de cette princesse offre d'assez beaux traits. Le front et le nez sur la même ligne, qui tiennent beaucoup de l'antique, n'annoncent pas un caractere décidé, mais semblent indiquer de la douceur et de la résignation. L'œil, long, mais peu ouvert, dont la paupiere coupe la prunelle dans sa hauteur, semble être l'indice de la finesse de l'esprit et de la pénétration. Les levres, un peu épaisses, d'une égale proportion, et le contour de la bouche un peu serpenté, dénotent de la bonté et du penchant à la tendresse. Si nous unissons à ces deux signes la douceur que l'ensemble du front et du nez semblent dénoter, en faut-il davantage pour mettre en défaut la finesse et la pénétration qui caractérisent cette figure, et nous indiquer clairement la source des malheurs qu'éprouva cette infortunée princesse ?



NINON DE LENCLOS.

XII. NINON DE LENCLOS.

Joignant à la grace et aux charmes de la figure ce que l'esprit a de plus séduisant et ce que les talents ont de plus enchanteur, Ninon puisa ses premiers principes dans la morale d'Epicure. Disciple docile, elle sut profiter des leçons de son maître, et le plaisir fut pour elle ce que la sagesse est pour d'autres. Inconstante en amour autant qu'elle étoit fidele en amitié, elle ne connut jamais l'intérêt, la perfidie, ni le mensonge. D'une sévere probité, elle en donna des preuves convaincantes, dans des circonstances épineuses. Sa maison étoit devenue l'école du bon ton, et malgré sa réputation de galanterie, les femmes les plus réservées envoyoient leurs fils chez Ninon pour se former aux belles manieres de la cour.

Beaucoup de femmes du plus haut

rang, telles que Mesdames de Sévigné, de La Fayette, de Coulanges, ne se firent aucun scrupule de la voir; et Madame de Maintenon, malgré sa pruderie, ne la perdit jamais de vue. Elle fut presque la seule femme que visita la reine Christine lors de son séjour en France. Parvenue à une extrême vieillesse, Ninon conserva jusqu'à son dernier moment, l'agrément et la fraicheur de son esprit, même une partie de ses charmes, puisque l'on prétend qu'elle fit encore un heureux à l'âge de quatre-vingts ans. Ninon convenoit de bonne foi « qu'*elle remercioit Dieu tous « les soirs de son esprit, et le prioit tous « les matins de la préserver des sottises « de son cœur* ». Elle mourut à Paris en 1706, à l'âge de 90 ans.

On a inséré à la fin de ce volume l'Epître de Schouvaloff à Ninon, et les vers de Saint-Evremond.

Application de la physiognomonie à NINON DE LENCLOS.

Une figure enchanteresse, des traits qui ne sont ni grecs ni romains, mais qui ont toute la grace française; une physionomie ouverte, vive, enjouée, accompagnée d'une teinte sentimentale; tel est le caractere des traits de Ninon de Lenclos. Son front, parfaitement en harmonie avec toute sa figure, est aussi en proportion avec toutes les autres parties de son visage; uni, large, légèrement penché en arriere, et voûté vers le haut, il dénote la paix de l'ame. Sa forme, un peu arrondie du haut, quoique présentant un carré dans son ensemble, annonce de la noblesse et de la constance dans les sentiments durables, c'est-à-dire dans ceux qui tiennent à l'estime et à l'amitié. Ses sourcils écartés, et légèrement arqués, sont les signes d'une ame calme, et indiquent de la propension aux travaux de l'esprit, et à l'énergie du caractere. Enfin ses levres, un peu fortes et parfaitement prononcées, offrent l'indice d'un penchant à la volupté



L'Affliction. La Compassion La Supplication

FIGURES D'EXPRESSIONS.

L'AFFLICTION. Une femme assise, paroît accablée de la douleur la plus profonde. Son maintien, l'ensemble de sa figure, correspondent parfaitement avec la situation de son ame: ses mains mêmes semblent, par leur position insignifiante, ajouter encore à l'expression.

LA SUPPLICATION. Une femme, à genoux, la main élevée vers la personne qu'elle implore, semble, malgré son attitude, conserver un air de dignité, qui annonce qu'elle est plutôt victime du malheur, que de ses fautes personnelles.

La Compassion. L'air noble et compatissant de cette figure, indique une ame élevée, disposée à secourir le malheur et à consoler l'affliction, avec cette grace particuliere, partage des personnes bien nées, qui ont reçu de la nature autant de sensibilité que de délicatesse.



Le Commandement — L'Exécution — L'Indication

Le Commandement. L'air impératif de cette figure, le mouvement de son ensemble, indiquent, sans équivoque, son caractere; on voit bien qu'elle ordonne.

L'injonction. Cette figure précise davantage que la précédente, le lieu, l'instant où elle veut être obéie. On reconnoît parfaitement qu'une femme de ce caractere ne laissera pas à celui à qui elle ordonne, le choix de l'instant, ni celui des moyens.

L'indication. Cette figure indique simplement un chemin ou un objet. La simplicité de sa pose, sa tranquillité, ne comporte aucune autre expression.



La Docilité   La Réprimande   La Frayeur.

La Docilité. Cette jeune personne semble écouter, avec beaucoup de patience et de résignation, les réprimandes qui lui sont faites ; elle paroît disposée à en profiter.

La Réprimande. L'air de noblesse et de supériorité de cette femme, semble donner plus de poids à des leçons que la gravité de son caractere doit rendre encore plus imposantes.

La Frayeur. L'étonnement peint sur cette figure, la pose des bras, l'attitude des mains, le mouvement de la tête, celui du corps, tout concourt à peindre le sujet qu'elle représente.

La Curiosité. Cette femme, qui écoute avec attention, paroît jouir malicieusement de la confusion de la jeune personne qu'on remarque dans le même tableau, et semble applaudir à son humiliation.

La Confusion. Une jeune personne, les yeux baissés, et la tête inclinée, paroît accablée des reproches qu'on lui fait. A sa tournure, à la nature de son chagrin, il est aisé de sentir que le cœur entre pour quelque chose dans le sujet de ces reproches.

L'indignation. Le mouvement entier de cette figure, le regard, la pose des mains, tout indique fortement que le motif qui a produit ce sentiment d'indignation, est des plus graves; l'on ne peut même s'empêcher de croire qu'il n'y entre un peu de jalousie.

Le Mepris melé de haine. *La Colere, melée de crainte.* *Le Pleurer.*

EXPLICATION DES TETES D'EXPRESSION.

Mépris mêlé de haine. Les mouvements des muscles, vifs et marqués ; le front ridé ; le soureil froncé, s'abaissant vers le nez, et s'élevant du côté des tempes. Les narines retirées du côté des yeux font plisser les joues. La bouche se ferme, ses coins s'abaissent, et la levre inférieure excede la levre supérieure. Lorsque la haine accompagne le mépris, la contraction des muscles devient encore plus violente, mais elle change peu de direction : seulement, l'œil s'enflamme, les levres se décolorent, et la prunelle se porte vers l'objet qui provoque cette passion.

Colere mêlée de crainte. Les effets de la colere en font distinguer la nature. Les yeux deviennent rouges et enflammés, la prunelle égarée, étincelante, les sourcils en quelque sorte renversés, le front très ridé; il se forme des plis aux joues, et les narines sont ouvertes, ainsi que les coins de la bouche. Lorsque la crainte est jointe à la colere, la bouche s'ouvre entièrement, et les narines remontent vers le nez.

Le Pleurer. Le sourcil s'abaisse sur le milieu du front, la paupiere supérieure s'incline, les yeux se courbent vers les joues, les narines s'enflent, la bouche se ferme, et les coins s'abaissent. Le visage se ride et se fronce dans toutes ses parties.

l'Étonnement. *Le Ravissement* *La Compassion.*

L'Etonnement. Cette situation altere peu l'harmonie du visage. Cependant l'œil s'ouvre plus qu'à l'ordinaire, la prunelle s'éleve, et la bouche reste béante.

Le Ravissement. Le ravissement est une espece d'extase, pendant laquelle la tête se penche ordinairement vers l'épaule. La bouche s'entr'ouvre, les prunelles s'élevent vers le ciel, ainsi que les sourcils. Les coins de la bouche s'élevent aussi, ce qui contribue à donner beaucoup de grace à la figure. Les autres parties du visage, bien arrondies, restent dans leur état naturel.

La Compassion. Ce sentiment des ames sensibles, fait abaisser les sour-

cils vers le milieu du front : la prunelle immobile se porte vers le sujet qui excite la compassion. Les narines élevées du côté du nez, font un peu plisser les joues : la bouche est légèrement entr'ouverte, et la levre supérieure avancée et élevée. Tous les muscles, et les parties du visage, qui sont abaissés, semblent se tourner vers l'objet qui fixe l'attention.

Le Calme . L'abatement La Tristesse .

LE CALME. Une harmonie parfaite dans toutes les parties du visage : un entier repos de tous les muscles, sont les caracteres de cette situation.

L'ABATEMENT. La tête penchée, la bouche entr'ouverte, l'œil à demi-fermé, sont les signes qui caractérisent l'abatement; soit qu'il provienne d'un chagrin profond, ou des suites d'une douleur cuisante; en observant cependant, que dans ce dernier cas, la pâleur du teint, l'altération des formes, ajoutent encore à l'expression.

LA TRISTESSE. La tristesse differe peu de l'abattement, cependant elle contribue à élever le sourcil davantage vers le milieu du front. Elle rend la

prunelle trouble, le blanc de l'œil jaune, et abat les paupieres, qui sont même un peu enflées. Le visage se plombe, et les levres se décolorent.

l'Horreur. La Frayeur. Le Ris.

L'Horreur. Ce sentiment a quelque rapport avec le mépris, cependant il est encore plus caractérisé. Le sourcil se fronce beaucoup et s'abaisse encore davantage. La prunelle, réfugiée au bas de l'œil, est en partie recouverte par la paupiere inférieure. La bouche entr'ouverte, mais plus resserrée par le milieu que par les extrémités, forme des plis aux joues. En général les muscles sont très marqués; le visage pâlit, et les yeux deviennent livides.

La Frayeur. La violence de cette situation altere toutes les parties du visage; les cheveux sont hérissés, le sourcil s'éleve par le milieu. Le nez et les narines se retirent vers le haut; la prunelle égarée, se place vers la partie

inférieure de l'œil, qui lui-même semble s'agrandir ; la bouche s'ouvre excessivement. Enfin les muscles de la face se contractent et se serrent en tous sens. Les veines s'enflent ; et le visage, ainsi que les yeux et les levres, se décolore.

Le Ris. Le ris derive de la joie ou de la surprise ; il participe souvent même de l'une et de l'autre. Pour l'exprimer, le sourcil s'abaisse vers le nez ; les yeux presque fermés paraissent souvent mouillés. La bouche entr'ouverte laisse appercevoir les dents ; les joues sont enflées et plus saillantes que les yeux : les narines sont ouvertes, et le teint fort animé.

POÉSIES DIVERSES.

HYMNE A VÉNUS.

REDOUTABLE Vénus, qui dans Cypre adorée,
Te plais à tromper les mortels,
Quitte Paphos et tes autels ;
Et viens calmer le trouble où mon ame est livrée.
O Déesse ! ô Vénus ! tu sais combien de fois
Tu daignas de ton trône accourir à ma voix.
Un jour, à mes regards, traversant l'Empirée,
Tes rapides oiseaux, plus prompts que les zéphyrs,
Descendirent ton char de la voûte azurée ;
Tu voulus même alors, aimable Cythérée,
Interroger ma peine, et flatter mes desirs.
Sapho, me disais-tu d'une bouche riante,
Ma Sapho, quelle injure irrite tes douleurs ?
De quelque jeune ingrat, veux-tu, nouvelle amante,
Captiver les ardeurs ?
Va, qui fuyait tes pas, bientôt suivra leur trace :
Qui rejeta tes dons, viendra t'en accabler,
Et cherchant dans tes yeux, ou sa perte ou sa grace,
Ton superbe ennemi devant toi va trembler.
Déesse ! il en est temps, accomplis ta promesse.
Prends pitié des tourmens que tu me vois souffrir.
Venge-moi du trait qui me blesse ;
Et que l'ingrat que j'aime apprenne à s'attendrir !

SAPHO.

A UNE LESBIENNE.

HEUREUX! qui, près de toi, pour toi seule sou
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler!
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les Dieux, dans son bonheur, pourraient-ils l'éga

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entends plus; je tombe en de douces langue
Et, pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit.... je tombe, je me meurs!

SAPHO.

Cette traduction est de DESPRÉAUX.

A NINON DE LENCLOS.

ÉPITRE,

Par M. le comte de Schouvaloff, chambellan de l'impératrice de Russie, et président de la législation.

. . . .
. . . . :

Ainsi tu raisonnais au fond de ce Marais
Où tu sus réunir les plaisirs et la paix,
Les arts, la volupté, le goût, la politesse,
L'élégance des mœurs et la délicatesse;
Où la sainte amitié, compagne de tes pas,
D'un amour enjoué relevait les appas.
Le héros, le savant, le grand seigneur frivole,
La beauté, tout courait à ta charmante école;
Tu séduisais d'Enguien; la fougère à la main,
Chapelle à tes côtés fredonnait un refrain;
La Suze soupirait ses douces élégies;
D'Olonne te contait ses aimables folies;
L'astronome Huyghens, frappé de tes attraits,
Pour plaire à tes beaux yeux, faisait des vers français;
Il t'observait bien mieux encor qu'une planète.
A tes pieds Richelieu déposait sa barrette;
La veuve de Scarron, au sortir de chez toi,

Débusqua Montespan et captiva son roi:
Elle réussissait en suivant ces modeles.
Mais Louis valait-il les amis des Tournelles ?
Un monarque nous gêne : et la félicité
Redoute l'étiquette et fuit la majesté ;
Le souci dévorant s'assied au pied du trône.
Hélas ! ces demi-dieux, que la crainte environne,
Rassasiés d'encens et pleins de leur grandeur,
Ont le rire a la bouche et l'ennui dans le cœur.
Quel tourment d'alléger le poids qui les accable,
D'amuser un esprit qui n'est plus amusable !
Maintenon le disait ; son cœur désespéré,
D'un fardeau si brillant paraissait atterré.
Mais bien plus sage qu'elle, ou du moins plus heureuse,
Tu ne vis que de loin cette enceinte orageuse
Où domine l'intrigue, où des essaims de fous
Échangent leur repos contre tous les dégoûts.
Que t'importait Versaille au sein de ta retraite ?
Tu plaignais ton amie et voyais la Fayette.
Ce pasteur ingénu, ce bon Des-Yveteaux,
Saint-Évremont, Gourville et la Rochefoucault
Écoutaient tes leçons, pratiquaient tes maximes ;
Que de mortels enfin, paisibles et sublimes,
Choisissant a ta voix des sentiers peu battus,
Te durent leur bonheur et même leurs vertus !
On se formait chez toi : les graces naturelles
Distinguèrent toujours tes courtisans fidèles ;

L'atticisme vanté se mêlait à leurs jeux,
Et la gaîté française étincelait en eux.
Ils plaisaient, ils savaient tous les moyens de plaire;
On aimait leur esprit, leurs mœurs, leur caractère,
Ce charme, ce liant, cette facilité
Qui produit l'indulgence et naît de la bonté.
Leur sagesse au front pur, à la démarche unie,
Reposait dans les bras d'une molle incurie;
Paisible, souriant au milieu des amours,
Des plaisirs les plus vifs elle marquait leurs jours;
Et même sa présence, aux momens les plus sombres,
De la mort à leurs yeux éclaircissait les ombres.

. . . .

. . . .

PORTRAIT DE NINON,

Par SAINT-EVREMONT.

L'indulgente et sage NATURE
A formé l'ame de NINON,
De la volupté d'EPICURE,
Et de la vertu de CATON.

A CATHERINE II.

ÉPITRE DE VOLTAIRE.

Élève d'Apollon, de Thémis, et de Mars,
Qui sur ton trône auguste as placé les beaux arts,
Qui penses en grand homme, et qui permets qu'on pen
Toi qu'on voit triompher du tyran de Byzance,
Et des sots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des sons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rends sa clarté première:
C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accusé d'aimer peu Moustapha,
Ses visirs, ses divans, son muphti, ses fetfa;
Fetfa! ce mot arabe est bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine et Corneille;
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet:
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*
Oui, je les hais, madame, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à son plaisir se joue
Des droits de la nature et des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon sang trempe à son gré ses main
Que, prenant pour sa loi sa pure fantaisie,
Le visir au bacha puisse arracher la vie,

Et qu'un heureux sultan, dans le sein du loisir,
Ait le droit de serrer le cou de son visir.
Ce code en mon esprit fait naître des scrupules.
Je ne saurais souffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les grossieres hauteurs
Font subir gravement à nos ambassadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Russie.
Je suis homme, je pense; et je te remercie.

Puissent les dieux sur-tout, si ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puissent ces purs esprits émanés du grand Etre,
Ces moteurs des destins, ces confidents du maître,
Que jadis dans la Grece imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon,
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine!
Que, sortant des débris qui couvrent sa ruine,
Athenes ressuscite à ta puissante voix!

Rends-lui son nom, ses dieux, ses talents, et ses lois.
Les descendants d'Hercule, et la race d'Homere,
Sans cœur et sans esprit couchés dans la poussiere,
A leurs divins aieux craignant de ressembler,
Sont des frippons rampants qu'un aga fait trembler.
Ainsi dans la cité d'Horace et de Scévole,
On voit des récollets aux murs du Capitole;
Ainsi cette Circé qui savait dans son temps
Disposer de la lune et des quatre éléments,
Gourmandant la nature au gré de son caprice,

Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulysse.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux;
Ton esprit à la fin se répandra sur eux.
Ce n'est point le climat qui fait ce que nous sommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros... Ce sont les souverains
Qui font le caractère et les mœurs des humains.
Un grand homme du temps a dit dans un beau livre:
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.
Ce grand homme a raison. Les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature, et la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec l'ignominie
Dans les bras de l'orgueil et d'un repos fatal,
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais Catherine veille au milieu des conquêtes;
Tous ses jours sont marqués de combats et de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des lois,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit son empire,
Travaille jour et nuit, et daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha, caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, et ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que sa Hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce;
Que son visir battu s'enfuit très à propos;
Qu'on lui prend la Dacie, et Nimphée, et Colchos,

Colchos où Mithridate expira sous Pompée :
De tous ces vains propos son ame est peu frappée ;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler :
Il prend sa pipe, il fume ; et, pour se consoler,
Il va dans son harem, où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule; il le croit, et s'endort.
O sagesse des dieux ! je te crois très profonde ;
Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde !
Acheve, Catherine, et rends tes ennemis,
Le grand Turc, et les sots, éclairés et soumis.

A LA MEME,

Qui invitoit l'auteur à faire un voyage dans ses états.

Dieux qui m'ôtez les yeux et les oreilles,
Rendez-les moi, je pars au même instant.
Heureux qui voit vos augustes merveilles,
O Catherine ! heureux qui les entend !
Plaire et régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me plairait davantage.
Par votre esprit vous étonnez le sage,
Qui cesserait de l'être en vous voyant.

PORTRAIT D'ELISABETH.

Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son regne étonnait les humains.
C'était Elisabeth ; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indomté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son regne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couver
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux ;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune :
Londre, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois, membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir !

Plus heureux, lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur.

(VOLTAIRE; *Henriade*, CH. I.)

ÉPITAPHE DE LAURE,

Par FRANÇOIS Ier.

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le devoir,
Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.

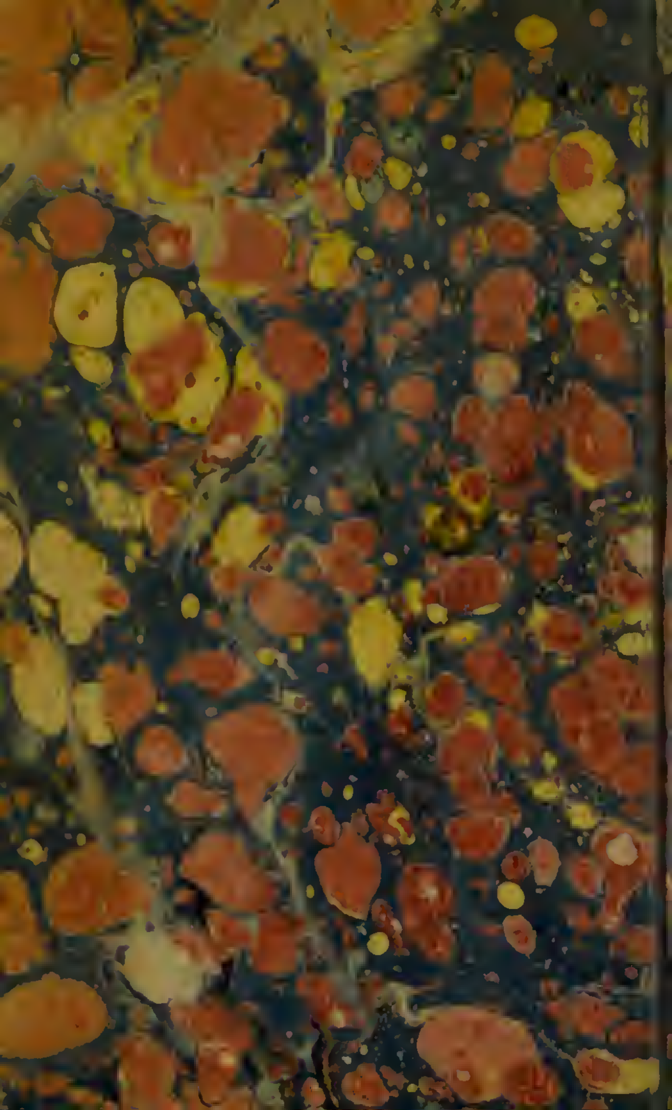
O gentille ame! Etant tant estimée,
Qui te pourra louer, qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le subject surmonte le disant.

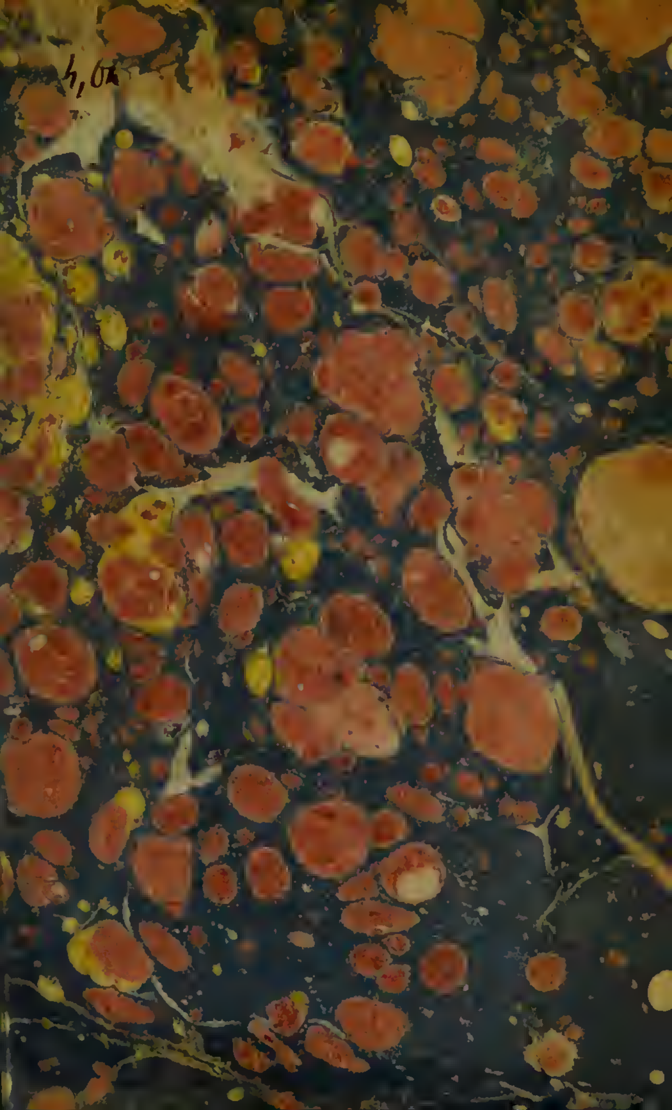
FIN.

TABLE

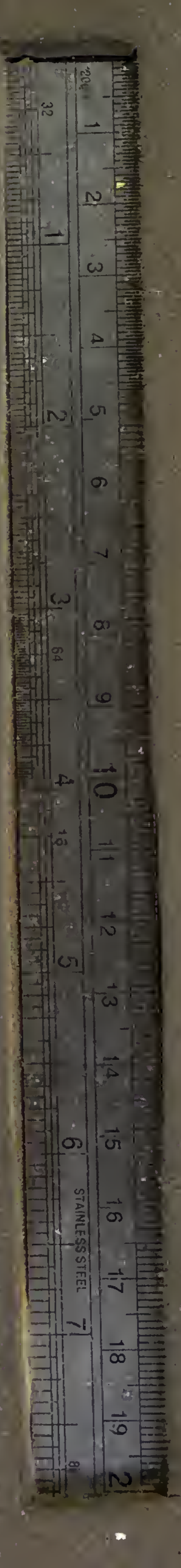
DES MATIERES.

FIN.








STAINLESS STEEL


24ColorCard
CameraTrax.com